

Concarneau, mardi le 29 juin 1948

Mon cher Marcel,

J'espère bien que j'aurai une lettre de toi demain; il me semble qu'il y a déjà des semaines que tu es parti.

La journée a été assez belle, avec beaucoup de vent encore, mais ensoleillée çà et là, par moments. J'ai fait une longue marche, d'abord au port puis ensuite en longeant la mer, très loin en direction de Fouesnant. Je suis rentrée fourbue mais un peu apaisée. Ce soir, j'ai dîné à la table des Cox, cette dame dont je t'ai parlé hier et son fils, un aviateur américain en service à Munich. La dame est vraiment charmante et tout à fait fine d'esprit et d'éducation. Pourtant, que je me sens peu encline à faire des connaissances! Je songe tout le temps à nos dernières heures passées ensemble et comme ça m'a été pénible de te voir partir sans un mot de tendresse. Et je me demande si nous oublierons jamais complètement l'un et l'autre la tristesse de ce moment. Mon pauvre enfant chéri, sans doute je sais mal te marquer mon affection, mais il me semble que tu ne peux en douter. Je souhaite de tout mon coeur que tu retrouves le plein repos de l'esprit comme je voudrais tellement l'obtenir pour moi-même. De grâce, ne t'ennuie pas trop. Je sais qu'on ne peut grand-chose contre ce mal, mais du moins ne t'y abandonne pas.

Si tu revois Jeanne avant son départ pour le Canada, offre-lui mes amitiés et mes souhaits de bon voyage. Je t'envoie une carte du pays que tu n'as pas, je crois. À part celle-ci, je n'en ai point trouvé d'autres différant de celles que tu as achetées, mais j'aurai l'oeil ouvert. Comment se porte l'admirable petite vierge noire de la Ville Close? Ton mal de tête s'est-il complètement dissipé? Je serais contente que tu voies un spécialiste au sujet de ta sinusite, car il est malheureux de te voir souffrir ainsi.

Je t'embrasse du fond du coeur.

Gabrielle